

de

die watch

die for him

άνθρωπος

~~10~~

~~105~~
105

10



Handwritten marks and scribbles at the top of the page.

Κ. Τριανταφυλλίδης

1924

ΘΕΟΔ. Γ. ΚΥΠΡΙΟΥ
ΚΛΗΡΗΓΟΥ ΤΗΣ ΓΑΛΛΙΚΗΣ

ΚΥΠ
ΕΚΛ

CONTES CHOISIS
ET MORCEAUX LITTÉRAIRES

ΕΚΛΕΚΤΑ ΔΙΗΓΗΜΑΤΑ
ΚΑΙ ΛΟΓΟΤΕΧΝΙΚΑ ΤΕΜΑΧΙΑ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ

ΤΩΝ ΜΑΘΗΤΩΝ ΤΗΣ Γ' ΚΑΙ Δ' ΤΑΞΕΩΣ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

Έγκριμένα υπό του Υπουργείου της Παιδείας

ΕΚΔΟΣΙΣ ΤΕΤΑΡΤΗ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ
ΕΚΔΟΤΗΣ ΜΙΧΑΗΛ Σ. ΖΗΚΑΚΗΣ
ΟΔΟΣ ΠΕΣΜΑΤΖΟΓΛΟΥ ΚΑΙ ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ
1924

**Ἀπόσπασμα τοῦ ἐπισήμου Προγράμματος
τῆς 31ης Ὀκτωβρίου 1914**

ΤΑΞΙΣ Γ'. Ἀνάγνωσις κατ' οἶκον ἐκλεκτῶν διηγημάτων,
ὡς τοῦ Anatole France, καὶ ἄλλων λογοτεχνικῶν τεμαχίων
ὀριζομένων τοῖς μαθηταῖς ὑπὸ τοῦ διδάσκοντος, κατὰ μῆνα
ὑπ' αὐτοῦ ἐξελεγχομένη ἐπὶ παραδόσεως προφορικῶς ἢ καὶ
γραφτῶς.

ΤΑΞΙΣ Δ'. Ἀνάγνωσις κατ' οἶκον ἐκλεκτῶν τεμαχίων,
ὡς ἐν τῇ προηγουμένη τάξει.

Πᾶν γνήσιον ἀντίτυπον δεόν νὰ φέρῃ τὴν ὑπογραφήν τοῦ
συγγραφέως καὶ τὴν σφραγίδα τοῦ ἐκδότου.



Τύποις Σταύρου Χρίστου.—Ἐν Ἀθήναις, ὁδὸς Γλάδστονος 12.



Voltaire (1694–1778) doit être mis au premier rang des grands écrivains français. Il a rempli tout le XVIII^e siècle de son nom et de ses ouvrages. Poète, il composa des tragédies : Zaïre, Alzire, Mérope et une épopée, la Henriade. Prosaïste, il a écrit des Contes charmants et pleins d'esprit. Historien, on lui doit l'Histoire de Charles XII et le Siècle de Louis XIV. Mais c'est surtout dans sa Correspondance que Voltaire apparaît comme le plus français des grands écrivains de la littérature française.

Voltaire fut encore un défenseur passionné de la liberté de pensée et de la tolérance religieuse.

TOUJOURS DU PLAISIR N'EST PAS DU PLAISIR

Un souverain de l'Orient, célèbre par sa sagesse, recevait tous les jours des plaintes contre un de ses parents, gouverneur d'une province importante de son empire, nommé Irax. C'était un homme de haute naissance, dont le fonds¹ n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la mollesse. Il souffrait² rarement qu'on lui parlât, et jamais qu'on osât le contredire. Les paons ne sont pas plus vains; les tortues ont moins de paresse. Il ne respirait³ que la fausse gloire et les faux plaisirs. Voici comment le monarque entreprit de le corriger.

Il lui envoya un maître de musique avec douze chanteurs et vingt-quatre violons⁴, un maître d'hôtel avec

six cuisiniers, et quatre chambellans qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée, et voici comment les choses se passèrent.

Le premier jour, dès qu'Irax fut éveillé, le maître de musique entra, suivi des chanteurs et des violons; on chanta une cantate qui dura deux heures, et, de trois minutes en trois minutes, le refrain était :

Que son mérite est extrême !
Que de grâce ! Que de grandeur !
Ah ! combien monseigneur
Doit être content de lui-même !

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisit à table au son des instruments. Le dîner dura trois heures. Dès qu'il ouvrait la bouche pour parler, le premier chambellan disait : « Il aura raison. » A peine avait-il prononcé quatre paroles, que le second chambellan s'écriait : « Il a raison. » Les deux autres chambellans faisaient de grands éclats de rire⁵ des bons mots⁶ qu'Irax avait dits ou qu'il avait dû dire. Après dîner, on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse. Il trouva que le roi l'honorait selon ses mérites. La seconde lui parut moins agréable; la troisième fut gênante; la quatrième fut insupportable; la cinquième fut un supplice. Enfin, outré⁷ d'entendre toujours chanter :

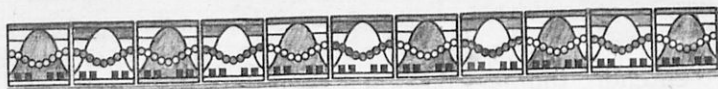
Ah ! combien monseigneur
Doit être content de lui-même !

d'entendre toujours dire qu'il avait raison, et d'être harangué tous les jours à la même heure, il écrivit à la cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître d'hôtel; il promit d'être désormais moins vain et plus appliqué. Il se fit moins encenser, eut moins de fêtes, et fut plus heureux; car, comme dit un proverbe oriental: «Toujours du plaisir n'est pas du plaisir.» #

Questions.

1. Quel était le principal défaut d'Irax?
2. Que fit le roi pour le corriger?
3. Qu'arriva-t-il le premier jour?
4. Irax fut-il content, au commencement? Que crut-il?
5. Que fit-il au bout de quelques jours?
6. Quelle est la morale de ce conte?





JEAN-JACQUES ROUSSEAU

J.-J. Rousseau (1712-1778) eut une enfance et une jeunesse très agitées. Il fut tour à tour commis greffier, apprenti graveur, vagabond courant la campagne, professeur de musique, précepteur, inventeur, etc. Devenu homme, il se signala par des œuvres qui eurent un retentissement considérable au XVIII^e siècle : Émile, la Nouvelle Héloïse, le Contrat social, les Confessions, qui exercèrent une influence profonde sur les hommes de la Révolution, puis sur les écrivains du XIX^e siècle, et que nous lisons encore aujourd'hui avec profit.

Les écrits de J.-J. Rousseau révèlent des sentiments généreux exprimés dans une langue éloquente et persuasive.

LE LEVER DU SOLEIL

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance devant lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes;¹ à leur éclat² on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître: on le voit enfin.

Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de con-

cert le père de la vie : en ce moment, pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste ; un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid³.

Questions.

1. Décrivez le lever du soleil.
2. Dites ce qui vous plaît particulièrement dans le choix des détails.
3. Quelle impression vous laisse ce portrait ?
4. Que veulent dire les expressions : *le voile des ténèbres, le réseau de rosée* ?

TURENNE ET SON VALET

Un jour d'été qu'il faisait fort chaud, le vicomte de Turenne,¹ en petite veste blanche et en bonnet, était à la fenêtre dans son antichambre.

Un de ses gens survient, et, trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine avec lequel ce domestique était familier.

Il s'approche doucement par derrière, et d'une main qui n'était pas légère lui applique² un grand coup au bas du dos.

L'homme frappé se retourne à l'instant.

Le valet voit en frémissant le visage de son maître.

Il se jette à genoux³ tout éperdu.

« Monseigneur, j'ai cru que c'était Georges.

— Et quand c'eût été⁴ Georges, s'écrie Turenne en se frottant par derrière, il ne fallait pas frapper si fort! »

Questions.

1. Qui était Turenne ?
2. Où était-il, un jour d'été ?
3. Que fit un de ses valets ?
4. Que dit Turenne au lieu de se fâcher ?





DIDEROT

Diderot, né à Langres en 1713, mort à Paris en 1784, fut l'un des écrivains les plus extraordinaires et les plus hardis du XVIII^e siècle.

Il consacra la plus grande partie de sa vie à la publication de l'Encyclopédie, vaste dictionnaire des sciences, des arts et des métiers élaboré au XVIII^e siècle, et contribua pour une grande part à répandre les idées libérales qui préparèrent la Révolution française.

L'EMPEREUR DE CHINE

Un empereur de Chine assiégeait Nankin.¹ Les habitants s'étaient défendus avec une valeur inouïe; cependant ils étaient sur le point d'être emportés d'assaut.² L'empereur s'aperçut, à la chaleur³ et à l'indignation des officiers et des soldats, qu'il ne serait point en son pouvoir⁴ d'empêcher un massacre épouvantable. Le souçi le saisit.

Les officiers le pressent de les conduire à la tranchée; il ne sait quel parti prendre:⁵ il feint de tomber malade; il se renferme dans sa tente.

Il était aimé; la tristesse se répand dans le camp. Les opérations du siège sont suspendues. On fait de tous côtés des vœux⁶ pour la santé de l'empereur. On le consulte lui-même:


« Mes amis, dit-il à ses généraux, ma santé est entre vos mains; voyez si vous voulez que je vive.

— Si nous le voulons, seigneur! Parlez, dites vite ce qu'il faut que nous fassions. Nous voilà tous prêts à mourir.

— Il ne s'agit pas de mourir, mais de me jurer une chose beaucoup plus facile.

— Nous le jurons!

— Eh bien! ajouta-t-il en se levant brusquement et en tirant son cimeterre, me voilà guéri. Marchons contre les rebelles, escaladons les murs, entrons dans leur ville; mais que, la ville prise, il ne soit pas versé une goutte de sang. Voilà ce que vous m'avez juré et ce que j'exige.»

Et c'est ce qui fut fait. 

Questions.

1. Quelle ville assiégeait l'empereur de Chine?
2. De quoi eut-il peur?
3. Quelle idée lui vint pour l'empêcher?
4. Y arriva-t-il?
5. Était-ce bien de sa part?

LE PRÉSIDENT DE MEINIÈRES¹ ET LE PROCUREUR¹ IMPOLI

C'était le matin. Le président de Meinières était en redingote, en bas de laine gris, un mouchoir de soie autour du cou, ce qui ne lui donnait pas bonne mine. On lui devait une somme énorme, et il n'arrivait² pas à la toucher² par la faute d'un procureur qui ne se hâtait pas de le payer.

Il entre dans l'étude³ sans façon, il s'adresse au procureur honnêtement, parce que le président de Meinières est l'homme de France le plus doux et le plus honnête.

«Monsieur, il y a longtemps que j'attends, pourriez-vous me dire quand je serai payé?

— Je n'en sais rien.»

Le président était debout, le procureur assis, le président chapeau bas,⁴ le procureur tête couverte de son bonnet; le président parlait, le procureur écrivait.



Est-ce que vous croyez, mon ami, que je n'ai que votre affaire en tête?

«Monsieur, c'est que je suis pressé.

— Ce n'est pas ma faute.⁵

— Cela se peut. Cependant voilà mes titres; je les ai apportés et vous m'obligerez de les regarder.

— Je n'ai pas le temps.

— Monsieur, de grâce,⁶ faites-moi ce plaisir.

— Je ne saurais,⁷ vous dis-je.

— Monsieur...

— Vous m'interrompez. Est-ce que vous croyez,

mon ami, que je n'ai que votre affaire en tête? Vous serez payé avec les autres. Allez-vous-en, et ne m'ennuyez pas davantage.

— Monsieur, je suis fâché de vous ennuyer, mais vous n'êtes pas le premier.

— Tant pis, il ne faut ennuyer personne.

— Il est vrai, mais il ne faut brusquer personne. Je ne vous demande que de jeter un coup d'œil sur mes titres.

— Voyons donc, voyons ces titres; si on avait affaire⁸ à deux hommes comme vous par jour, il faudrait renoncer au métier.⁹

Le président déploie ses titres, et le procureur lit: Monsieur le président de Meinières, etc...; et aussitôt le voilà qui se lève:

«Monsieur le président, je vous demande mille pardons..., je n'avais pas l'honneur de vous connaître..; sans cela¹⁰...»

Le président le prend par la main, l'éloigne de son fauteuil, s'y place, et lui dit:

«Monsieur, vous êtes un insolent; il ne s'agit pas de moi, je vous pardonne, mais je viens de voir la manière indigne et cruelle dont vous en usez¹¹ avec les malheureux qui ont affaire à vous. Prenez garde¹² à ce que vous ferez à l'avenir; s'il me revient jamais une plainte sur votre compte, je vous fais perdre un état que vous remplissez si mal. Adieu.»

Questions.

1. Comment le président de Meinières était-il habillé?
2. Comment fut-il reçu par le procureur?
3. Qu'arriva-t-il quand il eut montré ses titres?
4. Faut-il être poli seulement quand on connaît les gens?



POUQUEVILLE

Pouqueville (1770-1838) est un littérateur français de grand talent. Son voyage en Morée et à Constantinople lui valut d'être nommé consul général auprès d'Ali, pacha de Janina. De retour à Paris en 1815, il entra à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Son ouvrage capital est le Voyage en Grèce. On lui doit en outre l'Histoire de la régénération de la Grèce etc.

MARTYRE DE TROIS JEUNES SOULIOTES

Dès que le satrape (Kourchid-Pacha) fut informé de la prise de Souli, il partit de Janina pour se rendre sur les lieux, afin de présider aux vengeances. Il reçut en chemin la nouvelle du massacre d'une partie des bandes de Souli au passage de l'Achéloüs; il apprit en même temps avec douleur qu'un nombre plus considérable des fuyards avait trouvé moyen de passer dans les îles Ioniennes; ainsi quelques-unes de ses victimes avaient échappé à sa fureur. Mais il trouva encore trop de vengeances à exercer sur les prisonniers qui restaient. Pendant huit jours entiers, les exécutions se succédèrent¹ et, à la lueur des incendies qui dévoraient les villages de la Selléide, on ne vit de toutes parts que gibets, pals et supplices. Les femmes étaient précipitées du haut des mornes dans les abîmes de l'Achéron, les enfants vendus à l'encan;² et, comme le dixième des condamnés appartenait aux bourreaux chargés des exé-

cutions, leur part dans le butin ne fut pas la moins enviée.³

Après ces premiers excès de crime, le vizir, fatigué sans être rassasié de carnage, reprit le chemin de Janina, entraînant à sa suite les restes de la population, dont il orna son triomphe.

Leurs tourments, dans les fêtes qui eurent lieu à cette occasion, furent aussi variés que les caprices de la soldatesque dont ils devinrent la proie, sans qu'aucun des Souliotes, auxquels on offrit le moyen de l'apostasie pour se sauver, démentît⁴ son courage dans l'agonie des douleurs. On vit des hommes empalés expirer lentement en invoquant le nom du Tout-Puissant; un jeune homme, auquel on avait arraché la peau de la tête, fut forcé, à coups de fouet,⁵ de marcher sous les fenêtres du pacha charmé de voir jaillir le sang de ses artères. La ville en feu était transformée en un cirque retentissant des exclamations féroces des vainqueurs mêlées aux cris et aux gémissements des victimes.

✠ Mais il fallait un triomphe éclatant aux chrétiens, et le spectacle qui ferma les arènes fut illustré par le glorieux martyr de trois jeunes enfants d'une beauté ravissante. Je n'ai pu apprendre leurs noms pour les transmettre à la mémoire du monde chrétien. L'aîné de ces élus avait quatorze ans; sa sœur, onze; et elle marcha au supplice en conduisant par la main un frère plus jeune qu'elle. On leur avait arraché leurs vêtements!... Une douce sérénité brillait sur la figure de ces prédestinés qu'entourait une troupe de derviches fanatiques auxquels on les avait confiés!... Arrivés sous l'oumbra fatal des platanes de Calo-Tchesmé, lieu ordinaire des



exécutions, la vierge se prosterne en élevant les mains au ciel. Elle voit rouler à ses pieds la tête de son jeune frère ; et, pendant que l'aîné luttait contre un ours auquel on l'avait livré, on n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles ravissantes : *Père des miséricordes, Dieu des faibles, sainte Reine couronnée, ayez pitié de mes frères ; Christ adoré, secourez vos pauvres enfants !* Comme elle achevait ces mots, un des bourreaux frappa la victime sans tache !⁶ La rose de la Selléide tomba sur le sein de la terre, et les chœurs des anges reçurent les âmes de ces douces créatures, qui reposent dans le sein de la Divinité.

Ce supplice glaça d'effroi les mahométans et le satrape, qui se contenta de disperser ce qui restait⁷ de familles souliotes dans ces lieux agrestes où quelques-unes se soutiennent encore par l'espérance, hélas ! trop vaine, de voir leur patrie renaître de ses cendres.

Questions.

1. Pourquoi Kourchid-Pacha partit-il de Janina ?
2. Quelles nouvelles reçut-il en chemin ?
3. Combien de jours durèrent les exécutions ?
4. Que fit-il de retour à Janina ?
5. Racontez le martyre des trois jeunes Souliotes.
6. Que fit le satrape après ce supplice ?





PAUL-LOUIS COURIER

Destiné par sa famille à la carrière militaire, Paul-Louis Courier (1773-1825) prit part, comme officier d'artillerie, aux guerres de la République et de l'Empire. Mais il était plus attiré par les lettres que par les armes. Après Wagram il quitta le service pour se livrer en paix à ses travaux d'helléniste et d'archéologue.

P.-L. Courier a écrit des pamphlets politiques qui demeurent les plus parfaits modèles du genre. D'une netteté lumineuse, d'une concision lapidaire, son style n'est pas sans trahir quelque recherche d'archaïsme. Comme épistolier il a plus d'abandon et de naturel.

comme vous en Calabre

UNE NUIT EN CALABRE

En 1807, à l'époque dont est datée cette lettre adressée par Courier à sa cousine, Mme Pigalle, les montagnes de Calabre, province de l'ancien royaume de Naples, en Italie, étaient pleines d'une population fort hostile aux Français et au roi Joseph, frère de Napoléon I^{er}, que celui-ci avait nommé roi de Naples.

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent¹ surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'il nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains.

J'avais pour compagnon un jeune homme...

Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine;

mon camarade allait devant; un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara...

Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire.

Nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire?

Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où, du premier mot, on nous invita

Mon jeune homme ne se fit pas prier:² nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes.

Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers; mais la maison vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi.

Mon camarade, au contraire, avait l'air d'être de la famille;³ il riait, il causait avec eux; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir, il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions, Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! Et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre,⁴ il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! On crut que nous portions les diamants de la couronne!

Le souper fini, on nous laisse. Nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute, où nous avons mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année.



Il saisit un jambon...

Mon camarade y grimpa seul et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès.

La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa fem-

me parler et se disputer; et, prêtant l'oreille⁵ par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari: *Eh bien! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux?* A quoi la femme répondit: *Oui*. Et je n'entendis plus rien.

Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir,⁶ on n'eût su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais, en bas, deux gros dogues hurlaient comme des loups....

Au bout d'un quart d'heure qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte: il ouvrit; mais, avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint prendre, puis il entra pieds nus, et elle de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe: *Doucement, va doucement!*

Quand il fut à l'échelle, il monta, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions...

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit.

vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie,⁷ dont il fallait, disait notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : *faut-il les tuer tous deux ?*

Je crois qu'il est facile de deviner ce que cela signifiait.

Questions.

1. Dans quel pays se passe cette histoire ?
2. Comment était la maison des charbonniers ?... Pourquoi était-elle effrayante ?
3. Quelle imprudence commit le jeune homme ?... Pourquoi avait-il tort de faire le riche ?
4. Où les fit-on coucher ?
5. Qu'entendit P.-L. Courier au-dessous de lui ?... Pourquoi eut-il peur ?
6. Que fit le charbonnier ?
7. De qui parlait le charbonnier, lorsqu'il disait : *faut-il les tuer tous deux ?*





LAMARTINE

Lamartine (1790-1869) fut un des plus grands écrivains français du XIX^e siècle. Il publia plusieurs livres de poésie: Méditations poétiques, Harmonies poétiques, Jocelyn, qui eurent un succès immense, et de nombreux ouvrages en prose: L'Histoire des Girondins, Graziella, le Tailleur de pierre de Saint-Point...

Tous les ouvrages de Lamartine portent la marque de l'élévation naturelle et de la générosité de son caractère.

LE CHEVAL DE L'ARABE

Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre,¹ qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste² sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha.

Le chef arabe, Abou-el-Marsch, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat. Comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier.

Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils

campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes. L'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs.

#Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir³ son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des



Il parvint jusqu'à son coursier.

Orientaux ; il reconnut sa voix, et, ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre, à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier.

«Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? Tu seras emprisonné sous les voûtes d'un kan,⁴ avec les chevaux d'un aga ou d'un pacha. Les femmes et les enfants ne t'apporteront plus le lait de chameau ni l'orge dans le creux de la main ; tu ne courras plus libre dans

le désert comme le vent d'Égypte; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain, qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais; va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne reviendra plus, et passe ta tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants.»

En parlant ainsi, Abou-el-Marsch avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entrave aux chevaux arabes, et l'animal était libre; mais, voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer: il baissa la tête, flaira son maître, et, le saisissant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes.

En arrivant et en jetant son maître sur le sable, aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue.

Toute la tribu l'a pleuré, les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

(Voyage en Orient.)

Questions.

1. Comment les Arabes furent-ils faits prisonniers?
2. Comment et pourquoi emmena-t-on Abou-el-Marsch?
3. Où le mit-on?
4. Qu'entendit-il?... Que fit-il?... Que dit-il à son cheval?
5. Que fit le cheval?

LA MARSEILLAISE

C'était dans l'hiver de 1792. La disette régnait à Strasbourg. La maison de Dietrich¹ était pauvre, la table frugale, mais hospitalière pour Rouget de l'Isle.

Le jeune officier s'y asseyait, le soir et le matin, comme un fils ou un frère de la famille.

Un jour qu'il n'y avait eu que du pain de munition² et quelques tranches de jambon fumé sur la table, Dietrich regarda Rouget de l'Isle avec une sérénité triste et lui dit : «L'abondance manque à nos festins; mais qu'importe si l'enthousiasme ne manque pas à nos fêtes civiques, et le courage au cœur de nos soldats? J'ai encore une dernière bouteille de vin dans mon cellier. Qu'on l'apporte, et buvons-la à la liberté et à la patrie! Strasbourg doit avoir bientôt une cérémonie patriotique; il faut que de l'Isle puise dans ces dernières gouttes un de ces hymnes qui portent dans l'âme du peuple l'ivresse d'où il a jailli!»

Les jeunes femmes³ applaudirent, apportèrent le vin, remplirent les verres de Dietrich et du jeune officier jusqu'à ce que la liqueur fût épuisée. Il était tard. La nuit était froide. De l'Isle était rêveur; son cœur était ému, sa tête échauffée.

Le froid le saisit; il rentra chancelant dans sa chambre solitaire, chercha lentement l'inspiration, tantôt dans les palpitations de son âme de citoyen, tantôt sur le clavier⁴ de son instrument d'artiste, composant tantôt l'air⁵ avant les paroles, tantôt les paroles avant l'air, et les associant tellement dans sa pensée, qu'il ne pouvait savoir lui-même lequel de la note ou du vers⁶ était né le premier, et qu'il était impossible de séparer la poésie

de la musique et le sentiment de l'expression. Il chantait tout et n'écrivait rien.

Accablé de cette inspiration sublime, il s'endormit, la tête sur son instrument, et ne se réveilla qu'au jour. Les chants de la nuit lui remontèrent avec peine dans la mémoire, comme les impressions d'un rêve. Il les écrivit, les nota,⁷ et courut chez Dietrich. Il le trouva dans son jardin, bêchant de ses propres mains des laitues d'hiver. La femme du maire patriote n'était pas encore levée. Dietrich l'éveilla; il appela quelques amis, tous passionnés comme lui pour la musique, et capables d'exécuter la composition de Rouget de l'Isle.

Une des jeunes filles accompagnait, Rouget chanta. A la première strophe, les visages pâlirent; à la seconde, les larmes coulèrent; aux dernières, le délire de l'enthousiasme éclata. Dietrich, sa femme, le jeune officier, se jetèrent en pleurant dans les bras les uns des autres. L'hymne de la patrie était trouvé!

Le nouveau chant, exécuté quelques jours après à Strasbourg, vola de ville en ville sur tous les orchestres populaires. Marseille l'adopta pour être chanté au commencement et à la fin des séances de ses clubs. Les Marseillais le répandirent en France, en le chantant sur leur route. De là lui vint le nom de *Marseillaise*.

(Histoire des Girondins.)

Questions.

1. A quelle époque eurent lieu les événements dont il vient d'être parlé?... dans quelle ville?
2. Chez qui Rouget de l'Isle était-il reçu?
3. Que demanda Dietrich à Rouget de l'Isle?
4. Que fit de l'Isle en rentrant chez lui?
5. Que fit-il le lendemain matin?
6. Quel effet produisit le nouveau chant sur les auditeurs?
7. Comment ce chant se répandit-il dans toute la France?... Pourquoi fut-il appelé *la Marseillaise*?



VICTOR HUGO

Victor Hugo (1802-1885) est le plus illustre des poètes français du XIX^e siècle.

Son œuvre littéraire est prodigieuse; il a écrit des romans: Notre-Dame de Paris, son chef-d'œuvre en prose, Les Misérables, Les Travailleurs de la mer...; des drames: Cromwell, Hernani, Ruy Blas, Le Roi s'amuse, etc.; et de nombreux recueils de poésies: Odes et Ballades, les Orientales, les Feuilles d'automne, les Chants du crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres, les Châtiments, les Contemplations, la Légende des siècles, etc. Tous ces recueils de poésie se font remarquer par l'harmonie et la variété du rythme, la splendeur du coloris, la magnificence et la grandiose des images.

L'œuvre de Victor Hugo est toute pénétrée de sentiments généreux ou élevés. Elle aida puissamment au développement des idées de justice et de liberté.

LE NAUFRAGE DU "NORMANDY,"

Dans la nuit du 17 mars 1870, le capitaine Harvey faisait son trajet habituel de Southampton¹ à Guernesey. Une brume couvrait la mer. Le capitaine était debout sur la passerelle du steamer,² et manœuvrait avec précaution, à cause de la nuit et du brouillard. Les passagers dormaient.

Le *Normandy* était un très grand navire, le plus beau peut-être des bateaux-poste de la Manche: six cents tonneaux, deux cent vingt pieds anglais³ de long, vingt-

cinq de large; il était «jeune», comme disent les marins, il n'avait pas sept ans. Il avait été construit en 1863.

Le brouillard s'épaississait, on était sorti de la rivière de Southampton; on était en pleine mer, à environ 15 milles⁴ au delà des Aiguilles. Le navire avançait lentement. Il était quatre heures du matin.

L'obscurité était absolue; on distinguait à peine la pointe des mâts.

Rien de terrible comme ces navires aveugles qui vont dans la nuit.

Tout à coup, dans la brume, une noirceur surgit, fantôme et montagne, un promontoire d'ombre courant dans l'écume et trouant les ténèbres. C'était la *Mary*, grand steamer à hélice, venant d'Odessa, avec un chargement de 500 tonnes de blé: vitesse énorme, poids immense. La *Mary* courait droit sur le *Normandy*.

Nul moyen d'éviter l'abordage, tant ces spectres de navires dans le brouillard se dressent vite. Avant qu'on ait achevé de les voir, on est mort.

» La *Mary*, lancée à toute vapeur, prit le *Normandy* par le travers, et l'éventra.

Du choc, elle-même, avariée, s'arrêta.

Il y avait sur le *Normandy* vingt-huit hommes d'équipage, une femme de service, et trente et un passagers, dont douze femmes.

La secousse fut effroyable. En un instant, tous furent sur le pont, hommes, femmes, enfants, demi-nus, courant, criant, pleurant. L'eau entrain, furieuse. La fournaise de la machine, atteinte par le flot, râlait.

Le navire n'avait pas de cloisons étanches; ⁵ les ceintures de sauvetage ⁶ manquaient.

Le capitaine Harvey, debout sur la passerelle de commandement, cria: « Silence tous, et attention! Les canots à la mer. Les femmes d'abord, les passagers ensuite. L'équipage après. Il y a soixante personnes à sauver. »
On était soixante et un. Mais il s'oubliait.⁷



Le capitaine Harvey debout sur la passerelle.

✱ On détacha les embarcations. Tous s'y précipitaient. Cette hâte pouvait faire chavirer les canots. Ockleford, le lieutenant, et les trois contremaîtres, continrent cette foule éperdue d'horreur. Dormir, et tout à coup, et tout de suite, mourir, c'est affreux.

Cependant, au-dessus des cris et des bruits, on entendait la voix grave du capitaine, et ce bref dialogue s'échangeait dans les ténèbres :

«Mécanicien Locks?

— Capitaine?

— Comment est le fourneau?

— Noyé.

— Le feu?

— Éteint.

— La machine?

— Morte.»

Le capitaine cria :

«Lieutenant Ockleford?»

Le lieutenant répondit :

«Présent.»

Le capitaine reprit :

«Combien avons-nous de minutes?

— Vingt.

— Cela suffit, dit le capitaine. Que chacun s'embarque à son tour. Lieutenant Ockleford, avez-vous vos pistolets?

— Oui, capitaine.

— Brûlez la cervelle à tout homme qui voudrait passer avant une femme.»

Tous se turent. Personne ne résista, cette foule sentant au-dessus d'elle cette grande âme.

La *Mary*, de son côté, avait mis ses embarcations à la mer, et venait au secours de ce naufrage qu'elle avait fait.

Le sauvetage s'opéra avec ordre et presque sans lutte. Il y avait, comme toujours, de tristes égoïsmes, il y eut aussi de pathétiques dévouements. †

† Harvey, impassible à son poste de capitaine, commandait, dominait, dirigeait, s'occupait de tout et de

tous, gouvernait avec calme cette angoisse, et semblait donner des ordres à la catastrophe. On eût dit⁸ que le naufrage lui obéissait.

A un certain moment il cria : «Sauvez Clément!»

Clément, c'était le mousse, un enfant.

Le navire décroissait lentement dans l'eau profonde.

On hâtait le plus possible le va-et-vient⁹ des embarcations entre le *Normandy* et la *Mary*.

«Faites vite!» criait le capitaine.

A la vingtième minute, le steamer sombra.

L'avant¹⁰ plongea d'abord, puis l'arrière.¹¹

Le capitaine Harvey, debout sur la passerelle, ne fit pas un geste, ne dit pas un mot, et entra immobile dans l'abîme. On vit, à travers la brume sinistre, cette statue noire s'enfoncer dans la mer.

Ainsi finit le capitaine Harvey.

Pas un marin de la Manche ne l'égalait.

Après s'être imposé toute sa vie le devoir d'être un homme, il usa en mourant du droit d'être un héros.

(Pendant l'Exil.)

Questions.

1. A quelle heure eut lieu le naufrage?
2. Comment s'appelait le capitaine?
3. Pourquoi ne put-on éviter l'abordage?
4. Comment s'opéra le sauvetage?
5. De quelles qualités fit preuve le capitaine?
6. Quelle est celle qui vous frappe le plus, et qui est peinte avec le plus de force?

L'ENFANT GREC

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,

Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert : mais non, seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.

Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

- « Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
» Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
» Comme le ciel et comme l'onde,
» Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
» Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
» Pour relever ta tête blonde,
» Que veux-tu ? bel enfant, que te faut-il donner
» Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
» En boucles sur ta blanche épaule
» Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront,
» Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
» Comme les feuilles sur le saule ?
» Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
» Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
» Qui d'Iran¹ borde le puits sombre ?

- » Ou le fruit du tuba,¹ de cet arbre si grand
» Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
» Cent ans à sortir de son ombre?
- » Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
» Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
» Plus éclatant que les cymbales?
- » Que veux-tu : fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.»

(*Les Orientales.*)

Q u e s t i o n s .

1. Dites ce que le poète a voulu peindre dans ces vers.
2. Comment a-t-il peint le grand ravage de Chio?
3. Comment représente-t-il l'enfant grec?
4. Quel but s'est proposé Victor Hugo en écrivant cette poésie?

LES DEUX ENFANTS PAUVRES

Il y avait, dans le jardin du Luxembourg,¹ deux enfants qui se tenaient par la main. L'un pouvait avoir² sept ans, l'autre cinq.

La pluie les ayant mouillés, ils marchaient dans les allées du côté du soleil : l'aîné conduisait le petit ; ils étaient en haillons³ et pâles ; ils avaient un air d'oiseaux fauves. Le plus petit disait :

— J'ai bien faim.

L'aîné, déjà un peu protecteur, conduisait son frère de la main gauche, et avait une baguette dans sa main droite.

Les deux petits abandonnés étaient parvenus près

du grand bassin et tâchaient de se cacher, ils se tenaient derrière la baraque des cygnes.

Presque au même instant que les deux enfants, un autre couple s'approchait du grand bassin. C'était un bonhomme de cinquante ans qui menait par la main un bonhomme de six ans. Sans doute le père avec son fils. Le bonhomme de six ans tenait une grosse brioche.



L'enfant ramena la brioche.

Les deux petits pauvres regardèrent venir ce « monsieur » et se cachèrent un peu plus.

Le père et le fils s'étaient arrêtés près du bassin où s'ébattaient les deux cygnes. Ce bourgeois paraissait avoir pour les cygnes une admiration spéciale.

Cependant le fils mordit la brioche, la recracha, et brusquement se mit à pleurer.

« Pourquoi pleures-tu ? » demanda le père.

— Je n'ai plus faim, dit l'enfant.

— On n'a pas besoin de faim pour manger un gâteau.

— Mon gâteau m'ennuie. Il est rassis.⁴

— Tu n'en veux plus?

— Non.

— Jette-le aux cygnes.»

L'enfant hésita....

Le père poursuivit :

«Sois humain, il faut avoir pitié des animaux.»

Et, prenant à son fils le gâteau, il le jeta dans le bassin.

Le gâteau tomba assez près du bord.

«Rentrons,» dit le père...

Cependant, en même temps que les cygnes, les deux petits errants s'étaient approchés de la brioche. Elle flottait sur l'eau. Le plus petit regardait le gâteau, le plus grand regardait le bourgeois qui s'en allait.

Dès qu'il ne fut plus en vue, l'ainé se coucha vivement à plat ventre⁵ sur le rebord arrondi du bassin et, s'y cramponnant de la main gauche, penché sur l'eau, presque prêt à y tomber, étendit avec sa main droite sa baguette vers le gâteau.

Les cygnes, voyant l'ennemi, se hâtèrent; l'eau reflua devant eux, et l'une de ces molles ondulations concentriques poussa doucement la brioche vers la baguette de l'enfant.

Comme les cygnes arrivaient, la baguette toucha le gâteau. L'enfant donna un coup vif, ramena la brioche, effraya les cygnes, saisit le gâteau et se redressa. Le gâteau était mouillé; mais ils avaient faim et soif. L'ainé fit deux parts de la brioche, une grosse et une petite, prit la petite pour lui, donna la grosse à son petit frère, et lui dit :

«Colle-toi ça dans le fusil.»⁶

(Les Misérables.)





ALEXANDRE DUMAS

Alexandre Dumas (1803-1870) fut un célèbre romancier du XIX^e siècle. Doué d'une imagination vive, d'une fécondité inépuisable, d'une facilité extraordinaire, il fut le romancier et l'auteur dramatique le plus populaire de son temps.

Ses principaux ouvrages sont: La Reine Margot, Les trois Mousquetaires, Le Collier de la Reine, Le Comte de Monte-Cristo, etc.

LE CHASSEUR DE CHAMOIS

(Légende Suisse)

Cette légende fut contée à Alexandre Dumas, voyageant en Suisse, par le guide qui l'accompagnait.

C'est de la cime de ce roc, qui domine¹ la vallée à la hauteur de trois mille pieds² à peu près, que fut précipité, par le génie de la montagne, un chasseur de chamois dont mon guide me raconta l'histoire avec un accent qui offrait un singulier mélange de doute et de crédulité.

Ce chasseur, qui se livrait à sa profession avec toute l'ardeur qu'ont pour elle les hommes de la montagne, était un pauvre diable que la misère avait forcé d'abord de faire ce métier, devenu désormais pour lui un besoin. Son adresse était reconnue, et sa réputation s'étendait d'une limite à l'autre de l'Oberland.³

Un jour qu'il poursuivait une chamelle, la pauvre bête, ne pouvant traverser un précipice, voyant la mort devant et derrière elle, se coucha au bord de l'a-

bîme, et, comme un cerf aux abois,⁴ se mit à pleurer.

La vue des angoisses de la pauvre mère n'attendrit pas le chasseur, qui banda son arbalète,⁵ prit une flèche dans sa trousse et s'apprêta à la percer; mais, en reportant les yeux vers l'endroit où il venait de la voir⁶ seule un instant auparavant, il aperçut un vieillard assis, ayant à ses pieds la chamelle haletante qui lui léchait la main: ce vieillard était le génie de la montagne. A cette vue, le chasseur baissa son arbalète, et le génie lui dit:

«Homme de la vallée, qui possédez tous les dons qui enrichissent la plaine, pourquoi venez-vous tourmenter ainsi les habitants de la montagne? Je ne descends pas vers vous, moi, pour enlever les poules de vos basses-cours et les bœufs de vos étables. Pourquoi donc alors montez-vous vers moi pour tuer les chamois de mes rocs et les aigles de mes nuages?

— Parce que je suis pauvre, répondit le chasseur, et que je n'ai rien de ce qu'ont les autres hommes, excepté la faim. Alors, comme je n'avais ni poules ni vaches, je suis venu chercher l'œuf de l'aigle dans son aire⁷ et surprendre le chamois dans sa retraite. L'aigle et le chamois trouvent leur nourriture dans la montagne; moi, je ne puis trouver la mienne dans la vallée.»

Alors le vieillard réfléchit, puis, ayant fait signe au chasseur de s'approcher, il se mit à traire la chamelle dans une petite coupe de bois; le lait y prit aussitôt la consistance et la forme d'un fromage; le vieillard le donna au chasseur.

«Voilà, lui dit-il, de quoi apaiser à l'avenir ta faim; quant à ta soif, ma sueur fournit assez d'eau à la vallée

pour que tu en prennes ta part. Ce fromage se retrouvera toujours dans ton sac ou ton armoire, pourvu que tu ne le consommes jamais entièrement; je te le donne à une condition que tu laisseras tranquilles désormais mes chamois et mes aigles.»

Le chasseur promit de renoncer à son état, redescendit dans la plaine, accrocha son arbalète à sa che-



Ce vieillard était le génie de la montagne.

minée, et vécut un an du fromage miraculeux, qu'il retrouvait intact à chaque nouveau repas.

De leur côté, les chamois, joyeux, avaient repris confiance dans les hommes, ils descendaient jusque dans la vallée; on les voyait gracieusement bondir en venant à la rencontre des chèvres qui grimpaient dans la montagne.

Un soir que le chasseur était à sa fenêtre, un chamois vint si près de sa maison qu'il pouvait le tuer sans

sortir de chez lui; la tentation était trop forte, il décrocha son arbalète, et, oubliant la promesse qu'il avait faite au génie, il ajusta avec son adresse ordinaire l'animal qui passait sans défiance, et le tua.

Il courut aussitôt vers l'endroit où la pauvre bête était tombée, la chargea sur ses épaules, et, l'ayant rapportée chez lui, il en prépara un morceau pour son souper.

Lorsque ce morceau fut mangé, il songea à son fromage, qui cette fois allait lui servir non de repas, mais de dessert. Il alla donc vers son armoire et l'ouvrit: il en sortit un gros chat noir qui avait les yeux et les mains d'un homme; il tenait le fromage à sa gueule, et, sautant par la fenêtre qui était restée ouverte, il disparut avec lui.

Le chasseur s'inquiéta peu de cet incident; les chamois étaient redevenus si communs dans la vallée, que, pendant un an, il n'eut pas besoin de les aller chercher dans la montagne; cependant peu à peu ils s'effarouchèrent, devinrent de plus en plus rares, puis enfin disparurent tout à fait. Le chasseur, qui avait oublié l'apparition du vieillard, reprit ses anciennes courses dans les rocs et dans les glaciers.

Un jour il se trouva au même endroit où, trois ans auparavant, il avait lancé^s une chamelle. Il frappa sur le buisson d'où elle était partie; un chamois en sortit en bondissant. Le chasseur l'ajusta, et l'animal blessé alla tomber sur le bord du précipice où était apparu le vieillard.

Le chasseur l'y suivit; mais il n'arriva pas assez à temps pour empêcher que, dans les mouvements de son

agonie, l'animal qu'il poursuivait ne glissât sur la pente inclinée, et ne se précipitât du haut en bas du rocher.

Il se pencha alors sur le bord pour regarder où il était tombé. Le génie de la montagne était au fond du gouffre ; leurs yeux se rencontrèrent, et le chasseur ne put plus détacher les siens de ceux du vieillard.

Alors il sentit un incroyable vertige s'emparer de tous ses sens ; il voulut fuir et ne le put. Le vieillard l'appela trois fois par son nom, et, à la troisième fois, le chasseur jeta un cri de détresse qui fut entendu dans toute la vallée, et se précipita dans l'abîme.

(Impressions de Voyage en Suisse.)

Questions.

1. Dans quel pays se passe cette histoire ?
2. Le chasseur était-il bon ?
3. Qui était le vieillard ? Que dit-il ?
4. Que donna-t-il au chasseur ? A quelle condition ?
5. Le chasseur tint-il sa promesse ?
6. Continua-t-il à tenir sa promesse ? Qu'est-ce qui le tenta ?
7. Que devint son fromage ?
8. Oublia-t-il le génie de la montagne ?
9. A quel endroit revint-il ?
10. Que lui arriva-t-il ?





ANATOLE FRANCE

Poète, critique et romancier, Anatole France (né à Paris en 1844) est un écrivain très fin et très spirituel, qui maintient le mieux les belles traditions de la langue et de la littérature françaises. Il excelle dans l'art d'exprimer la délicatesse des sentiments et des idées.

Ses ouvrages les plus connus sont : Le Livre de mon Ami, Le Crime de Sylvestre Bonnard, L'Orme du Mail, Le Mannequin d'Osier, L'Anneau d'Améthyste, Le Lis rouge, etc.

LA RENTRÉE

Je vais vous dire ce que me rappellent, tous les ans, le ciel agité de l'automne et les feuilles qui jaunissent dans les arbres qui frissonnent; je vais vous dire ce que je vois quand je traverse le Luxembourg¹ dans les premiers jours d'octobre, alors qu'il est un peu triste et plus beau que jamais; car c'est le temps où les feuilles tombent une à une sur les blanches épaules des statues.

Ce que je vois alors dans ce jardin, c'est un petit bonhomme² qui, les mains dans les poches et sa gibecière au dos, s'en va au collège en sautillant comme un moineau. Ma pensée seule le voit; car ce petit bonhomme est une ombre: c'est l'ombre du moi que j'étais il y a vingt-cinq ans.

Vraiment, il m'intéresse, ce petit; quand il existait, je ne me souciais guère de lui; mais maintenant qu'il

n'est plus, je l'aime bien. Il était bien étourdi, mais il n'était pas méchant, et je dois lui rendre cette justice qu'il ne m'a pas laissé un seul mauvais souvenir : il est bien naturel que je le regrette ; il est bien naturel que je le voie en pensée, et que mon esprit s'amuse à ranimer son souvenir.

Il y a vingt-cinq ans, à pareille époque, il traversait, avant huit heures, ce beau jardin pour aller en classe. Il avait le cœur un peu serré : c'était la rentrée.

Pourtant il trottait, ses livres sur son dos et sa toupie dans sa poche. L'idée de revoir ses camarades lui remettait de la joie au cœur ; il avait tant de choses à dire et à entendre !

C'est ainsi qu'il traversait le Luxembourg dans l'air frais du matin. Tout ce qu'il voyait alors, je le vois aujourd'hui. C'est le même ciel et la même terre, lui seul n'est plus.

Voilà pourquoi, à mesure que³ je vieillis, je m'intéresse de plus en plus à la rentrée des classes.

(Le Livre de mon Ami.)

Questions.

1. Pourquoi l'auteur ne peut-il voir ce petit bonhomme que par la pensée ?
2. Quelles idées différentes représentent le livre et la toupie ?
3. Dites pourquoi le jour de rentrée est à la fois *triste* et *gai*.

“JE TE DONNE CETTE ROSE „

Nous habitons un grand appartement plein de choses étranges. Il y avait sur les murs des trophées d'armes sauvages surmontés de crânes et de chevelures ; des pirogues¹ avec leurs pagaies² étaient suspendues aux

plafonds, côte à côte avec des alligators³ empaillés; les vitrines contenaient des oiseaux, des nids, des branches de corail et une infinité de petits squelettes qui semblaient pleins de rancune et de malveillance. Je ne savais quel pacte mon père avait fait avec ces créatures monstrueuses, je le sais maintenant : c'était le pacte du collectionneur. Lui, si sage et si désintéressé, il rêvait de fourrer la nature entière dans une armoire. C'était dans l'intérêt de la science; il le disait, il le croyait; en fait, c'était par manie de collectionneur.

Tout l'appartement était rempli de curiosités naturelles. Seul, le petit salon n'avait été envahi ni par la zoologie, ni par la minéralogie, ni par l'ethnographie, ni par la tératologie; là, ni écailles de serpents, ni carapaces de tortues,⁴ point d'ossements, point de flèches de silex,⁵ seulement des roses. Le papier du petit salon en était semé. C'étaient des roses en bouton, petites, modestes, toutes pareilles et toutes jolies.

Ma mère qui avait des griefs⁶ sérieux contre la zoologie comparée et la mensuration des crânes, passait sa journée dans le petit salon, devant sa table à ouvrage. Je jouais à ses pieds sur le tapis avec un mouton qui n'avait que trois pieds, après en avoir eu quatre, en quoi il était indigne de figurer⁷ avec les lapins à deux têtes dans la collection tératologique de mon père: j'avais aussi un polichinelle⁸ qui remuait les bras: il fallait que j'eusse en ce temps-là beaucoup d'imagination, car ce polichinelle et ce mouton me représentaient les personnages divers de mille drames curieux.

Quand il arrivait quelque chose de tout à fait intéressant au mouton ou au polichinelle, j'en faisais part⁹

à ma mère ; mais il est à remarquer que les grandes personnes ne comprennent jamais bien ce qu'expliquent les petits enfants. Ma mère était distraite. Elle ne m'écoutait pas avec assez d'attention. C'était son grand défaut. Mais elle avait une façon de me regarder avec ses grands yeux et de m'appeler « petit bêta » qui raccommodait les choses.

Un jour, dans le petit salon, laissant sa broderie, elle me souleva dans ses bras ; puis, me montrant une des fleurs du papier, elle me dit :

— Je te donne cette rose.

Et, pour la reconnaître, elle la marqua d'une croix avec son poinçon à broder.

Jamais présent ne me rendit plus heureux.

(Le Livre de mon Ami.)

Questions.

1. Essayez d'énumérer les choses dont était rempli l'appartement.
2. Qu'y avait-il dans le petit salon ?
3. Quels étaient, pour cet enfant, les plaisirs de la journée ?
4. Où et comment sa mère passait-elle la journée ?
5. Que lui donna-t-elle un jour ?
6. Expliquez pourquoi il fut si heureux.

LA DENT D'UN HOMME DES CAVERNES

Assis dans son fauteuil, devant son bureau, mon père examinait depuis quelques instants un petit os pointu d'un bout et tout fruste de l'autre. Il le roulait dans ses doigts ; et certainement il le roulait aussi dans sa pensée.

«Voici, dit-il, la dent d'un homme qui vécut au

temps du mammouth,¹ pendant l'âge des glaces, dans une caverne nue et désolée. Il ne connaissait que la peur et la faim. Il ressemblait à une bête. Son front était déprimé. Les muscles de ses sourcils formaient en se contractant de hideuses rides; ses mâchoires faisaient sur sa face une énorme saillie;² ses dents avançaient hors de sa bouche. Voyez comme celle-ci est longue et pointue.

« Telle fut la première humanité. Mais insensiblement, par de lents et magnifiques efforts, les hommes, devenus moins misérables, devinrent moins féroces; leurs organes se modifièrent par l'usage. L'habitude de la pensée développa le cerveau, et le front s'agrandit. Les dents, qui ne s'exerçaient plus à déchirer la chair crue, poussèrent moins longues dans la mâchoire moins forte. La face humaine prit une beauté sublime, et le sourire naquit sur ses lèvres.

« Vieil homme, dont voici la rude et farouche relique, ton souvenir me remue dans le plus profond de mon être³; je te respecte et je t'aime, ô mon aïeul! . . . Tu vécus misérable; tu ne vécus pas en vain, et la vie que tu avais reçue si affreuse, tu la transmis un peu moins mauvaise à tes enfants. Ils travaillèrent à leur tour⁴ à la rendre meilleure. Tous, ils ont mis la main aux arts: l'un inventa la meule, l'autre la roue. Ils se sont tous ingénies, et l'effort continu de tant d'esprits à travers les âges a produit les merveilles qui maintenant embellissent la vie

(Le Livre de mon Ami.)

Questions.

1. Quelles sont les idées exprimées dans chacun des trois paragraphes à partir de: «Voici, dit-il . . .»?
2. Quel sentiment est exprimé dans le dernier paragraphe?
3. D'après ce morceau, à quelle condition se réalise le progrès?

LA GRAPPE DE RAISIN

J'étais heureux, j'étais très heureux. Pourtant, j'enviais un autre enfant. Il se nommait Alphonse. Je ne lui connaissais pas d'autre nom, et il est fort possible qu'il n'eût que celui-là. Sa mère était blanchisseuse et travaillait en ville.¹ Alphonse vaguait tout le long de la journée dans la cour ou sur le quai, et j'observais de ma fenêtre son visage barbouillé, sa tignasse² jaune, sa culotte sans fond et ses savates,³ qu'il traînait dans les ruisseaux. J'aurais bien voulu, moi aussi, marcher en liberté dans les ruisseaux.

Alphonse hantait les cuisinières et gagnait près d'elles force gifles⁴ et quelques vieilles croûtes de pâté. Parfois les palefreniers l'envoyaient puiser à la pompe un seau d'eau qu'il rapportait fièrement, avec une face cramoisie et la langue hors de la bouche. Et je l'enviais. Il n'avait pas comme moi des fables de La Fontaine à apprendre ; il ne craignait pas d'être grondé pour une tache à sa blouse, lui ! Il n'était pas tenu⁵ de dire : *bonjour, monsieur ! bonjour, madame !* à des personnes dont les jours ou les soirs, bons ou mauvais, ne l'intéressaient pas du tout ; et, s'il n'avait pas comme moi une arche de Noé et un cheval à mécanique, il jouait à sa fantaisie avec les moineaux qu'il attrapait, les chiens errants comme lui, et même les chevaux de l'écurie, jusqu'à ce que le cocher l'envoyât dehors au bout d'un balai. Il était libre et hardi. De la cour, son domaine, il me regardait à ma fenêtre comme on regarde un oiseau en cage.

Il advint un jour que cette cour fut dépavée. On ne

la dépavait que pour la repaver ; mais, comme il avait plu pendant les travaux, elle était fort boueuse, et Alphonse, qui y vivait comme un satyre dans son bois, était, de la tête aux pieds, de la couleur du sol. Il remuait les pavés avec une joyeuse ardeur. Puis, levant la tête et me voyant muré⁶ là haut, il me fit signe de venir. J'avais bien envie de jouer avec lui à remuer des pavés. Je n'avais pas de pavés à remuer dans ma chambre, moi. Il se trouva que la porte de l'appartement était ouverte. Je descendis dans la cour.

«Me voilà, dis-je à Alphonse.

— Porte ce pavé, me dit-il.

Il avait l'air sauvage et la voix rauque. J'obéis.

Tout à coup, le pavé me fut arraché des mains et je me sentis enlevé de terre. C'était ma bonne⁷ qui m'emportait, indignée. Elle me lava au savon de Marseille et me fit honte de jouer avec un polisson, un rôdeur, un vaurien.

«Alphonse, ajouta ma mère, Alphonse est mal élevé; ce n'est pas sa faute, c'est son malheur; mais les enfants bien élevés ne doivent pas fréquenter ceux qui ne le sont pas.»

J'étais un petit enfant très intelligent et très réfléchi. Je retins les paroles de ma mère, et elles s'associèrent, je ne sais comment, à ce que j'appris des enfants maudits en me faisant expliquer ma vieille Bible en estampes.

Mes sentiments pour Alphonse changèrent tout à fait. Je ne l'enviai plus, non. Il m'inspira un mélange de terreur et de pitié. «Ce n'est pas sa faute, c'est son malheur.» Cette parole de ma mère me troublait pour lui.

Vous fîtes bien, maman, de me parler ainsi; vous

fites bien de me révéler, dès l'âge le plus tendre, l'innocence des misérables. Votre parole était bonne ; c'était à moi⁸ à la garder présente dans la suite de ma vie !

Pour cette fois du moins, elle eut son effet et je m'attendris sur le sort de l'enfant maudit.

Un jour, tandis qu'il tourmentait dans la cour le perroquet d'une vieille locataire, je contemplais ce Caïn sombre et puissant, avec toute la componction d'un bon petit Abel. C'est le bonheur, hélas ! qui fait les Abel. Je m'ingéniai⁹ à donner à l'autre un témoignage de ma pitié. Je songeai à lui envoyer un baiser ; mais son visage farouche me parut peu propre à le recevoir. Je cherchai longtemps ce que je pourrais bien donner : mon embarras était grand. Donner à Alphonse mon cheval à mécanique, me parut toutefois excessif. Et puis, est-ce bien par le don d'un cheval qu'on marque sa pitié ? Il fallait un présent convenable à un maudit. Une fleur peut-être ? Il y avait des bouquets dans le salon. Mais une fleur, cela ressemble à un baiser. Je doutais qu'Alphonse aimât les fleurs. Je fis, dans une grande perplexité, le tour de la salle à manger. Tout à coup, je frappai joyeusement dans mes mains : j'avais trouvé !

Il y avait sur le buffet, dans une coupe, de magnifiques raisins de Fontainebleau. Je montai sur une chaise et pris de ces raisins une grappe longue et pesante qui remplissait la coupe aux trois quarts. Les grains d'un vert pâle étaient dorés d'un côté, et l'on devait croire qu'ils fondraient délicieusement dans la bouche : pourtant je n'y goûtai pas. Je courus chercher un peloton de fil dans la table à ouvrage de ma mère. J'attachai la grappe au bout d'un fil, et, me penchant sur la barre de

la fenêtre, j'appelai Alphonse et je fis descendre lentement la grappe dans la cour. Pour la mieux voir, l'enfant maudit écarta de ses yeux les mèches de ses cheveux jaunes, et, quand elle fut à portée de son bras,¹⁰ il l'arracha avec le fil; puis, relevant la tête, il me tira la langue, et s'enfuit avec la grappe. Mes petits amis ne m'avaient pas accoutumé à ces façons. J'en fus d'abord très irrité. Mais une considération me calma. «J'ai bien fait, pensai-je, de n'envoyer ni une fleur ni un baiser.»

Ma rancune s'évanouit à cette pensée, tant il est vrai que quand l'amour-propre est satisfait, le reste importe peu.

Toutefois, à l'idée qu'il faudrait confesser mon aventure à ma mère, je tombai dans un grand abattement. J'avais tort; ma mère me gronda, mais avec de la gaieté: je le vis à ses yeux qui riaient.

— Il faut donner son bien, et non celui des autres, me dit-elle, et il faut savoir donner.

— C'est le secret du bonheur, et peu le savent, ajouta mon père.

Il le savait, lui!

(*Le Livre de mon Ami.*)

Questions.

1. Pourquoi cet enfant enviait-il Alphonse?
2. Que désirait-il pour être heureux?
3. Qu'arriva-t-il un jour dans la cour? Quel jeu trouva Alphonse?
4. Quelle idée eut l'enfant, quand il vit Alphonse? Que lui arriva-t-il?
5. Que lui dit sa mère?
6. Quelle impression lui firent les paroles de sa mère?
7. Que voulut-il donner à Alphonse, un jour?
8. Comment s'y prit-il pour faire descendre la grappe?
9. Que fit Alphonse?
10. Quel conseil la mère donna-t-elle à son fils?

UN TAILLEUR-CONCIERGE

Ma mère était très économe; elle était aussi très charitable. Sa charité la fit agir d'une manière qui montre la bonté de son âme, mais qui me causa d'assez vifs désagréments.

Ayant appris, je ne sais comment, qu'un tailleur-concierge, nommé Rabiou, languissait dans la misère et méritait un sort meilleur, elle songea tout de suite à lui être utile. Elle lui fit d'abord quelques dons. Mais Rabiou était chargé de famille, plein de fierté d'ailleurs, et je vous ai dit que ma mère n'était pas riche. Le peu qu'elle put lui donner ne le tira pas d'affaire.¹ Elle s'ingénia ensuite à lui trouver de l'ouvrage, et elle commença par lui commander pour mon père autant de pantalons, de gilets, de redingotes et de pardessus qu'il était raisonnable d'en commander.

Mon père n'eut, pour sa part,² rien à gagner à ses dispositions. Les habits du tailleur-concierge lui allaient mal. Comme il était d'une simplicité admirable, il ne s'en aperçut même pas.³

Ma mère s'en aperçut pour lui; mais elle se dit avec raison que mon père était un fort bel homme, qu'il paraît⁴ ses habits quand ses habits ne le paraient pas, et qu'on n'est jamais trop mal vêtu lorsqu'on porte un vêtement suffisamment chaud et cousu avec de bon fil par un homme de bien⁵ et père de douze enfants.

Le malheur fut qu'après avoir fourni à mon père plus de vêtements qu'il n'était nécessaire, Rabiou se trouva aussi mal en point⁶ que devant. Sa femme était poitrinaire et ses douze enfants anémiques. Comme il n'avait pas d'argent pour acheter des médicaments, ma

mère imagina de lui commander une tunique à mon usage. Elle lui eût aussi bien commandé une robe pour elle.

A l'idée d'une tunique, Rabiou hésita. Une sueur d'angoisse mouilla son front d'apôtre.⁷ Mais il était courageux. Il se mit à la besogne. Il se donna une peine infinie,⁸ n'en dormit pas. Il était ému, grave, recueilli. Songez donc! une tunique, un vêtement de précision! Ajoutez à cela que j'étais long, maigre, sans corps, difficile à habiller. Enfin, le pauvre homme parvint à la confectionner, ma tunique, mais quelle tunique! Pas d'épaules, la poitrine creuse, elle allait s'évasant,⁹ tout en ventre. Mais elle était d'un bleu clair et cru, pénible à voir, et le collet portait appliquées, non des palmes, mais des lyres! Pour comble¹⁰ de misère, ce collet, loin de s'appliquer à mon cou, tendait à s'en éloigner et bâillait de la façon la plus disgracieuse.

J'avais, comme la cigogne, un long cou, qui sortant de ce col évasé, prenait un aspect piteux et lamentable. J'en conçus quelques soupçons à l'essayage, et j'en fis part¹¹ au tailleur-concierge. Mais l'excellent homme qui, par l'effort de ses mains innocentes, avec l'aide du ciel, avait fait une tunique et n'avait pas espéré tant faire, n'y voulut point toucher, de peur de faire pis.

Et, après tout, il avait raison. Je demandai avec inquiétude à maman comment elle me trouvait. Je vous dis que c'était une sainte. Elle me répondit :

«Un enfant est assez beau quand il est assez bon.»

Elle me conseilla de porter ma tunique avec simplicité.

Je la revêtis pour la première fois un dimanche, comme il convenait, puisque c'était un vêtement neuf.

Oh! quand ce jour-là je parus dans la cour du collègue pendant la récréation, quel accueil! «Pain de sucre! pain de sucre!» s'écrièrent à la fois tous mes camarades.

Ce fut un moment difficile. Ils avaient tout vu d'un coup d'œil, le galbe disgracieux, le bleu trop clair, les lyres, le col béant à la nuque. Ils se mirent tous à me fourrer des cailloux dans le dos par l'ouverture fatale du col de ma tunique. Ils en versaient des poignées et des poignées sans combler le gouffre.

Non, le petit tailleur-concierge n'avait pas considéré ce que pouvait tenir de cailloux¹² la poche dorsale qu'il m'avait établie.

Suffisamment caillouté,¹³ je donnai des coups de poing; on m'en rendit, que je ne gardai pas. Après quoi on me laissa tranquille. Mais, le dimanche suivant, la bataille recommença. Et tant que je portai cette funeste tunique, je fus vexé de toutes sortes de façons et vécus perpétuellement avec du sable dans le cou.

C'était odieux. Les plaisanteries de mes camarades m'agacèrent à la longue.¹⁴ J'appris à rendre, avec usure,¹⁵ les coups que je recevais. C'est un art utile. J'avoue à ma honte que je ne l'ai pas du tout exercé dans la suite de ma vie. Mais quelques camarades que j'avais bien rossés m'en témoignèrent une vive sympathie,... tant il est vrai que, dans les choses humaines, le bien est toujours mêlé au mal. Mais en ce cas, le mal pour moi l'emportait sur le bien.¹⁶ Et cette tunique était inusable. En vain j'essayai de la mettre hors d'usage.¹⁷ Ma mère avait raison. Rabiou était un honnête homme qui fournissait de bon drap.

(Pierre Nozière.)

Questions.

1. Qui était Rabiou?
2. Que fit pour lui la mère de cet enfant?
3. Que lui commanda-t-elle ensuite?
4. Pourquoi Rabiou hésita-t-il d'abord, à l'idée d'une tunique?
5. Comment la confectionna-t-il?
6. Qu'arriva-t-il le jour où l'enfant la porta pour la première fois? Et les dimanches suivants?
7. Pourquoi dit-il que cette tunique était *inusable*?

LE JOYEUX BUFFALMACCO

Ayant appris l'art de préparer et d'employer les enduits et les couleurs, ainsi que le secret de peindre des figures dans la bonne manière de Cimabué et de Giotto,¹ le jeune Buonamico Cristofani, Florentin surnommé Buffalmacco, abandonna l'atelier de son maître, et alla s'établir dans le quartier des foulons...²

Buffalmacco savait donner à ses figures le mouvement et l'expression, et, bien qu'il restât fort au-dessous du divin Giotto pour la beauté du dessin, il plaisait par la riante abondance de ses inventions. Aussi reçut-il bientôt des commandes en assez grand nombre...

Or, l'abbesse des dames de Faenza, établies à Florence, résolut, en ce temps-là, de faire orner de fresques³ l'église du monastère.

Ayant appris qu'il se trouvait dans le quartier des foulons un peintre habile, appelé Buffalmacco, elle lui envoya son intendant afin de s'entendre avec lui au sujet de ses peintures.

Le maître, ayant accepté le prix qu'on lui offrait, entreprit l'ouvrage. Il se fit élever un échafaud dans

l'église du monastère et, sur l'enduit encore frais, commença de peindre, avec une merveilleuse vigueur, l'histoire de Jésus-Christ.

Il représenta tout d'abord, à la droite de l'autel, le massacre des Saints-Innocents, et réussit à exprimer vivement la douleur et la rage des mères s'efforçant en



Elle le prit pour quelque apprenti.

vain d'arracher leurs chers petits aux bourreaux⁴.... Attirées par la curiosité, les nonnes⁵ venaient deux ou trois ensemble, voir travailler le maître. Devant ces mères désolées et ces enfants meurtris, elles ne pouvaient se défendre⁶ de crier et de pleurer....

L'abbesse vint à son tour⁷ s'assurer de ses yeux que

l'ouvrage était bien conduit. C'était une dame de grande naissance, nommée Usimbalda. Elle était sévère, hautaine et vigilante.

Voyant un homme qui travaillait sans manteau ni chaperon, et n'ayant, comme les artisans, que sa chemise et ses chausses, elle le prit pour quelque apprenti et dédaigna de lui adresser la parole.

Cinq ou six fois elle revint à la chapelle, sans y trouver jamais que celui qu'elle croyait bon seulement à broyer les couleurs. A la fin, elle lui en témoigna son déplaisir :

— Mon garçon, lui dit-elle, priez de ma part votre maître de venir travailler lui-même aux peintures que je lui ai commandées. J'entends qu'elles soient de sa main, et non de celle d'un apprenti.

Buffalmacco, loin de se faire connaître,⁸ prit l'air et le ton d'un pauvre ouvrier, et répondit humblement à Madame Usimbalda qu'il voyait bien qu'il n'était pas fait pour inspirer de la confiance à une si noble dame, et que son devoir était de lui obéir.

— Je rapporterai, ajouta-t-il, vos paroles à mon maître, et il ne manquera pas de se rendre aux ordres de madame l'abbesse.

Sur cette assurance, Madame Usimbalda sortit.

Buffalmacco, dès qu'il se vit seul, disposa sur l'échafaud, à l'endroit même où il travaillait, deux escabeaux avec une cruche par-dessus. Puis, tirant du coin où il les avait rangés son manteau et son chapeau qui, d'aventure,⁹ se trouvaient en assez bon état, il en vêtit le manequin improvisé ;¹⁰ de plus, il emmancha¹¹ un pinceau dans le bec de la cruche qui regardait la muraille.

Cela fait, et s'étant assuré que cette machine avait assez l'air d'un homme¹² occupé à peindre, il décampa lestement, résolu à ne plus reparaître avant la fin de l'aventure.

Le lendemain, les nonnes firent aux peintures leur visite coutumière. Mais, trouvant à la place du joyeux



Cette machine avait assez l'air d'un homme.

compagnon, un gentilhomme roide et qui semblait peu disposé à parler et à rire, elles eurent peur et prirent la fuite.

Madame Usimbalda, s'étant rendue à son tour à l'église, se réjouit tout au contraire de voir le maître au lieu de l'apprenti.

Elle lui fit de grandes recommandations et l'exhorta, durant un bon quart d'heure, à peindre des figures chastes, nobles et expressives, avant de s'apercevoir qu'elle parlait à une cruche.

Sa méprise eût duré plus longtemps encore, si, impatientée de ne point recevoir de réponse, elle n'eût, d'en bas, tiré le maître par son manteau, et culbuté de la sorte cruche, escabeau, chaperon et pinceau. Elle se mit d'abord fort en colère.¹³ Puis, comme elle ne manquait pas d'intelligence, elle comprit qu'on avait voulu lui faire entendre qu'il ne faut pas juger l'artiste à l'habit. Elle envoya son intendant chercher Buffalmacco, et le pria d'achever lui-même l'ouvrage commencé.

Il s'en tira¹⁴ très habilement. Les connaisseurs admireraient particulièrement dans ces fresques Jésus en croix, les trois Maries pleurant, Judas pendu à un arbre et un homme qui se mouche. Par malheur, ces peintures ont été détruites avec l'église du couvent des dames de Faenza.

(Le puits de Sainte-Claire.)

Questions.

1. Qui était Buffalmacco?
2. Où travaillait-il? Que représenta-t-il?
3. Qui venait le visiter?
4. Que lui dit Mme Usimbalda?
5. Que répondit-il?
6. Quel tour joua-t-il à Mme Usimbalda?
7. Que dit Mme Usimbalda? S'aperçut-elle qu'elle parlait à un mannequin? Que fit-elle?
8. Les fresques de Buffalmacco furent-elles belles?
9. Racontez cette histoire. Que prouve-t-elle?

ΕΠΕΞΗΓΗΜΑΤΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

Toujours du plaisir n'est pas du plaisir (Σελ. 3-5).

1. Le fonds, ή φύσις, τὰ φυσικά προτερήματα.—2. Il souffrait rarement, σπανίως ήνείχετο.—3. Il ne respirait, δέν έπεθύμει διαπύρωσ.—4. Violons, βιολιστάσ.—5. Éclats de rire, καγχασμούσ.—6. Des bons mots, δια τὰσ εὐφυλογοίασ.—7. Outre, παροργισθείσ.

Le lever du soleil (Σελ. 6, 7).

1. Tout en flammes, φλεγομένη.—2. A leur éclat, εκ τήσ λάμψεωσ αὐτῶν, τῶν φλογῶν.—3. De sang-froid, ψύχραιμον.

Turenne et son valet (Σελ. 7, 8).

1. Le vicomte de Turenne, διάσημοσ Γάλλοσ στρατάρχησ (1611-1675).—2. Lui applique, τοῦ καταφέρει.—3. Il se jette à genoux, γονυπετεῖ.—4. Et quand c'eût été, καί αν ακόμη ήτο.

L'empereur de Chine (Σελ. 9, 10).

1. Nankin, τὸ Ναγκίνον, πόλισ τήσ Κίνασ.—2. Ils étaient sur le point d'être emportés d'assaut, έμελλον νὰ καταληφθῶσιν εκ εφόδου.—3. A la chaleur, εκ τήσ όρμησ.—4. Qu'il ne serait point en son pouvoir, ότι δέν θα ήδύνατο.—5. Quel parti prendre, τί ν' αποφασίση.—6. On fait des vœux, εϋχονται.

Le président de Meinières (Σελ. 10-12).

1. Le procureur, εκάλουν άλλοτε procureurs τοῦσ σημερινούσ avoués. 'Ο président de Meinières ήτο ὁ ανώτεροσ τῶν δικαστῶν τήσ Γαλλίασ.—2. Il n'arrivait pas à la toucher, δέν κατώρθωνε νὰ τὸ εισπράξη.—3. L'étude, τὸ γραφεῖον. 4. Chapeau bas, ασκεπήσ.—5. Ce n'est pas ma faute, δέν πταίω εκγῶ.—6. De grâce, σὰσ παρακαλῶ.—7. Je ne saurais, δέν δύ-

ναμαι.—8. Si on avait affaire, ἐὰν εἶχα νὰ κάμω.—9. Renoncer au métier, νὰ παραιτηθῶ τοῦ ἐπαγγέλματός μου.—10. Sans cela..., ἄλλως...—11. Dont vous en usez, κατὰ τὸν ὅποιον φέρεσθε πρὸς...—12. Prenez garde, προσέξατε.

Martyre de trois eunes Souliotes (Σελ. 13-15).

1. Se succédèrent, ἐπηκολούθησαν ἀλλήλας.—2. Vendus à l'encan, ἐπωλοῦντο εἰς τὴν δημοπρασίαν.—3. Enviée, ἀξιοζήλευτος.—4. Démentît, νὰ καταισχύνη.—5. A coups de fouet, διὰ μαστιγώσεις.—6. Sans tache, τὸ ἄσπιλον.—7. Ce qui restait, τὰς ὑπολειφθείσας.

Une nuit en Calabre (Σελ. 16-20).

1. En veulent, διάκεινται δυσμενῶς.—2. Ne se fit pas prier, δὲν ἐπερίμενε νὰ τὸν παρακαλέσουν.—3. Avait l'air d'être de la famille, ἐφαίνετο ὡς ἄνθρωπος τοῦ σπιτιοῦ.—4. Nous perdre, νὰ μᾶς καταστρέψῃ.—5. Prêtant l'oreille, τείνας τὸ οὖς.—6. A me voir, ἐὰν μ' ἐβλεπέ τις.—7. En faisaient partie, ἀπετέλουν μέρος τούτου.

Le cheval de l'Arabe (Σελ. 21-23).

1. Acre, Ἄκρα ἢ Ἄκρα, πόλις τῆς Συρίας.—2. A l'improviste, ἐξαπίνης.—3. Hennir, χρεμετίζω.—4. Le kan, τὸ χάνι.

La Marseillaise (Σελ. 24, 25).

1. 'Ο Dietrich ἦτο δήμαρχος τοῦ Στρασβούργου εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ ἐφιλοξενεῖτο ὁ Rouget de l'Isle, νεαρὸς ἀξιωματικὸς τῶν ἐπαναστατικῶν στρατευμάτων, ὁ συνθέτης τῆς **Μασσαλιώτιδος**.—2. Pain de munition, στρατιωτικὸς ἄρτος, κουραμάνα.—3. Les jeunes femmes, πρόκειται περὶ τῆς συζύγου τοῦ Dietrich καὶ τινῶν φίλων αἵτινες κατόφκουν μετ' αὐτῆς.—4. Le clavier, τὰ πληκτρα.—5. L'air, τὸ μέλος.—6. Lequel de la note ou du vers, ποῖον ἐκ τῶν δύο, τὸ μέλος ἢ ὁ στίχος.—7. Les nota, ἔγραψε τὴν μουσικὴν τῶν.

Le naufrage du «Normandy» (Σελ. 26-30).

1. Southampton, πόλις Ἀγγλική. 'Η Guernesey εἶναι νῆσος πλησίον τῆς Γαλλικῆς ἀκτῆς, ἀνήκουσα εἰς τὴν Ἀγγλίαν.—

2. Steamer, ατμόπλοιο (προφέρεται stimeur).—3. Pieds anglais : ὁ Ἀγγλικὸς ποὺς ἰσοδυναμεῖ πρὸς 30 ἑκατοστὰ τοῦ μέτρου περι-
που· τὸ πλοῖον ἔχει λοιπὸν περίπου 66 μέτρων μῆκος καὶ 7, μ. 50
πλάτος.—4. Milles : τὸ ναυτικὸν μίλλιον ἰσοδυναμεῖ πρὸς 1852
μέτρα.—5. Cloisons étanches, στεγανὰ διαφράγματα.—6. Les
ceintures de sauvetage, τὰ σωσίβια.—7. Il s'oubliait, ἐλησμό-
νει τὸν ἑαυτὸν του.—8. On eût dit, θὰ ἔλεγες.—9. Le va-et-
vient, τὸν πηγαينوερχομὸν.—10. L'avant, ἡ πρῶρα.—11. L'ar-
rière, ἡ πρῦμνη.

L'enfant grec (Σελ. 31, 32).

1. Iran : κατὰ τὰς μουσουλμανικὰς παραδόσεις, εἰς τὸ Ἰράν
(Περσία) εὐρίσκεται τὸ τρομερὸν φρέαρ διὰ τοῦ ὁποῦ καταέρχον-
ται εἰς τὸν Ἄδην. Τὸ ζοφερὸν ἐκεῖνο βράθρον περιβάλλεται ὑπὸ
παντοδαπῶν ἀνθέων· θαυμαστὸν δένδρον, τὸ tuba, καλύπτει τὸ
βράθρον διὰ τῆς πελωρίας σιῆς του.

Les deux enfants pauvres (Σελ. 32-34).

1. Le jardin du Luxembourg, ὠραῖος κήπος τῶν Παρισίων
κοσμούμενος ὑπὸ τῶν ἀγαλμάτων τῶν βασιλισσῶν τῆς Γαλλίας· ἐν
τῷ μέσῳ αὐτοῦ ὑπάρχει μεγάλη δεξαμενὴ.—2. Pouvait avoir
sept ans, θὰ ἦτο ἑπτὰ ἐτῶν.—3. En haillons, ρακένδυτα.—
4. Rassis, ἔωλος, μπαγατάκος.—5. A plat ventre, πρηγῆς.—
6. Colle-toi ça dans le fusil, φράσις τῆς κορακιστικῆς διαλέ-
κτου τῶν Παρισίων, σημαίνουσα : χάψε το.

Le pinceau du Titien (Σελ. 35, 36).

1. Le Titien (προφέρεται Τισιέν), διάσημος Ἰταλὸς ζωγρά-
φος (1477-1576).—2. Avait succédé au silence, εἶχε διαδεχθῆ
τὴν σιωπὴν.—3. Des deux cours, τῶν δύο αὐλῶν, τῆς τοῦ αὐτο-
κράτορος καὶ τῆς τοῦ Πάπα.—4. Des hallebardiers, λογχοφό-
ροι.—5. Un page, ἀκόλουθος.—6. César! ὁ Αὐτοκράτωρ!—
7. Pourpoint, προστερνίδιον, προστήθιον.—8. Mérite, ἀξίζει, εἶναι
ἀξιος.—9. Sans égale, ἀπαράμιλλος.

Le chasseur de chamois (Σελ. 37-41).

1. Domine la vallée, δεσπόζει τῆς κοιλάδος.—2. Trois
mille pieds, τριῶν χιλιάδων ποδῶν, χιλίων περίπου μέτρων.—
3. Oberland, ὄροσειρὰ κειμένη εἰς τὸ καντόνιον τῆς Βέρνης.—

4. Aux abois, ἐν ἀγωνίᾳ, λέγεται περὶ θηράματος ὅταν περιστοιχίσουν αὐτὸ οἱ κύνες πρὶν ἐπιπέσουν κατ' αὐτοῦ. — 5. Arbalète, βαλλιστρὶς, εἶδος τόξου. — 6. Il venait de la voir, πρὸ ὀλίγου τὴν εἶχεν ἴδει. — 7. Dans son aire, ἀπὸ τὴν φωλεάν του — 8. Il avait lancé, εἶχε βγάλει.

La rentrée (Σελ. 42, 43).

1. Le Luxembourg, ὁ κῆπος τοῦ Λουξεμβούργου, ἐν Παρισίοις, ἐν τῇ ὁποίᾳ εὐρίσκονται τὰ ἀγάλματα τῶν βασιλισσῶν τῆς Γαλλίας. — 2. Un petit bonhomme, ἕνα ἀγοράκι — 3. A mesure que, καθόσον.

«Je te donne cette rose» (Σελ. 43 45).

1. Pirogues, πηρόγαι, μονόξυλα πλοίαρια τῶν ἀγρίων. — 2. Pagaies, κῶπαι. — 3. Alligators, ἀλιγάτορες, εἶδος κροκοδείλου. — 4. Carapaces de tortues, χελώνια ὄστρακα, καύκαλα χελωνῶν. — 5. Silex, πυρόλιθος. — 6. Des griefs, παράπονα. — 7. De figurer, νὰ συγκαταλεχθῆ — 8. Un polichinelle, ἕνα παραγκιόζην. — 9. J'en faisais part, τὸ ἀνεκοίνουν.

La dent d'un homme des cavernes (Σελ. 45, 46).

1. Mammouth, μαμμούθ, προκατακλυσμαῖον μεγαθήριον. — 2. La saillie, ἡ προεξοχή. — 3. Dans le plus profond de mon être, μέχρι τῶν μυχιαιτάτων τῆς ψυχῆς μου — 4. A leur tour, καὶ αὐτά.

La grappe de raisin (Σελ. 47-50).

1. En ville, ἔξω τῆς οἰκίας. — 2. Tignasse, σκούφια. — 3. Savates, παλμπούτσια. — 4. Force gifles, πολλοὺς κολάφους. — 5. Il n' était pas tenu, δὲν ἦτο ὑποχρεωμένος. — 6. Me voyant muré, ἰδὼν με κλεισμένον. — 7. Ma bonne, ἡ νταντά μου. — 8. C'était à moi, εἰς ἐμὲ ἀπέκειτο. — 9. Je m'ingéniai, ἐσοφίστην. — 10. Quand elle fut à portée de son bras, ὅτε τὸ χέρι του ἠδυνήθη νὰ τὸ φθάσῃ.

Un tailleur-concierge (Σελ. 51-54).

1. Ne le tira pas d'affaire, δὲν τὸν ἔσωσεν ἀπὸ τὴν δυστυχίαν. — 2. Pour sa part, ἔσον τὸ κατ' αὐτόν. — 3. Il ne s'en

aperçut même pas, ούτε καν τὸ ἐνόησε. — 4 Il parait, ἐστόλιζε. — 5. Par un homme de bien, ἀπὸ ἕνα καλὸν ἄνθρωπον. — 6. Aussi mal en point, εἰς τόσον κακὴν κατάστασιν. — 7. Son front d'arête, τὸ ἀποστολικὸν τοῦ μέτωπον. — 8 Il se donna une peine infinie, ἐκοπίασε ὑπερβολικά. — 9. S'évasant, πλατυνόμενος. — 10. Pour comble, εἰς ἐπίμετρον. — 11. J'en fis part, τὰς ἀνεκοίνωσα. — 12. Ce que pouvait tenir de cailloux, πόσα χαλίκια ἠδύνατο νὰ χωρέσῃ. — 13. Caillouté, παραγεμισμένος μὲ χαλίκια. — 14. A la longue, ἐπὶ τέλους. — 15. Avec usure, τοκογλυφικῶς. — 16. L'emportait sur le bien, ὑπερέβαλλε τὸ καλόν. — 17. De la mettre hors d'usage, νὰ τὸν καταστήσω ἄχρηστον, νὰ τὸν παληώσω.

Le joyeux Buffalmacco (Σελ. 54-58).

1. Cimabué, Giotto, διάσημοι Ἴταλοὶ ζωγράφοι. — 2. Dans le quartier des foulons, εἰς τὴν συνοικίαν τῶν γναφῆων. — 3. De fresques, μὲ τοιχογραφίας. — 4. Aux bourreaux, ἀπὸ τοὺς δημίους. — 5. Les nonnes, αἱ μοναχαί. — 6. Elles ne pouvaient se défendre, δὲν ἠδύναντο νὰ κρατηθοῦν. — 7. A son tour, καὶ αὐτή. — 8. Loin de se faire connaître, ἀντὶ νὰ εἶπῃ ποῖος ἦτο, ὄχι μόνον δὲν εἶπε ποῖος ἦτο, ἀλλὰ καί... — 9. D'aventure, κατὰ τύχην. — 10. Le mannequin improvisé, τὸ αὐτοσχέδιον ἀνδρείκελον. — 11. Il emmancha, προσήρμοσε. — 12. Avait assez l'air d'un homme, ὡμοίαζεν ἄρκετὰ μὲ ἄνθρωπον. . . — 13. Elle se mit fort en colère, ὠργίσθη πάρα πολύ. — 14. Il s'en tira, τὸ ἐξετέλεσε.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
VOLTAIRE. — Toujours du plaisir n'est pas du plaisir	3
J.-J. ROUSSEAU. — Le lever du soleil	6
Turenne et son valet	7
DIDEROT. — L'empereur de Chine	9
Le président de Meinières et le procureur impoli . .	10
POUQUEVILLE. — Martyre de trois jeunes Souliotes	13
PAUL-LOUIS COURIER. — Une nuit en Calabre	16
LAMARTINE. — Le cheval de l'Arabe	21
La Marseillaise	24
VICTOR HUGO. — Le naufrage du «Normandy».	26
L'enfant grec	31
Les deux enfants pauvres	32
ALFRED DE MUSSET. — Le pinceau du Titien	35
ALEX. DUMAS. — Le chasseur de chamois	37
ANATOLE FRANCE. — La rentrée	42
«Je te donne cette rose»	43
La dent d'un homme des cavernes . . .	45
La grappe de raisin	47
Un tailleur-concierge	51
Le joyeux Buffalmacco	54
ΕΠΙΕΞΗΓΗΜΑΤΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ	59

